

LAURA
TROMPETTE
C'EST TOI
LE CHAT

ROMAN



LE BEST-SELLER
TÉLÉ STAR DE L'ÉTÉ

Pygmalion 



« Les chats, c'est comme le papier,
ça se froisse très vite. »

Guy DE MAUPASSANT



C'EST TOI LE CHAT

Un chat abandonné.

Un chef cuisinier veuf et père.

Une enfant singulière.

Une femme sous emprise.

Lorsque quatre vies tourmentées entrent en collision,
n'est-ce pas un signe du destin ? À six mains
et huit pattes, seront-ils plus forts ?

Chahutés mais jamais vaincus, nos héros prouvent
que rien n'est immuable tant que l'on est vivant.

LAURA TROMPETTE cumule déjà plus de 150 000 lectures sur Wattpad. Née en 1987, elle écrit depuis son enfance. Elle est également l'auteur de *Ladies' Taste*, *Ladies' Secret* aux éditions Hugo et Cie et de *Si on nous l'avait dit* chez Lattès.



Pygmalion 

C'est toi le chat

DU MÊME AUTEUR

Ladies' Taste, Hugo Roman, 2015.

Ladies' Secret, Hugo Roman, 2015.

Si on nous l'avait dit, JC Lattès, coll. « &moi », 2016.

Hello, Pygmalion, à paraître en 2018.

Asphyxie, Pygmalion, à paraître en 2018.

Laura Trompette

C'est toi le chat

Pygmalion The logo for Pygmalion, featuring a stylized profile of a woman's head with a curly hairdo, positioned to the right of the word 'Pygmalion'.

© Pygmalion, département de Flammarion, 2017.

ISBN : 978-2-7564-2178-0

« Les chats c'est comme le papier, ça se froisse très vite. »

Guy DE MAUPASSANT

*À Harold, où que tu sois.
À Émilie et Caro, pour tout ce que vous savez
et pour tout ce que nous sommes.*

*« Rêver un impossible rêve
Porter le chagrin des départs
Brûler d'une possible fièvre
Partir où personne ne part.*

*[...] Brûle encore, bien qu'ayant tout brûlé
Brûle encore, même trop, même mal
Pour atteindre à s'en écarteler
Pour atteindre l'inaccessible étoile. »*

Jacques BREL, « La Quête »,
L'Homme de la Mancha, 1968.

Le Poilu

Quelle odeur nauséabonde. Un mélange de litière mal entretenue, de chaussettes sales et de souris morte. Si j'avais su que j'atterrirais dans cet endroit crade et bondé, je me serais abstenu de faire ma toilette à la maison. *Beurk.*

Aïe! fais attention imbécile. Oui, tu ne comprends rien de ce que je miaule mais, bon sang, ce n'est pas poli de marcher sur une queue! Je ne sais pas comment je suis arrivé dans ce RER mais j'ai hâte d'en déguerpir. J'ai l'impression d'être en terre hostile comme Mowgli dans *Le Livre de la jungle*.

C'est notre dessin animé préféré, avec Caroline.

J'aurais dû me douter qu'il y avait un lézard dans ma pâtée ce matin quand j'ai vu mes parents s'affairer autour du morveux sans me prêter grande attention. Bien sûr, je me suis demandé pourquoi, alors que l'on partait en vacances assez loin et pour deux semaines, Patrick et Caroline ne prenaient ni mon

coussin, ni mes jouets, ni mes réserves alimentaires. Mais, concentré sur les affreuses mains du mioche qui, rebelote, cherchaient à s'étaler sur moi, j'avais d'autres chats à fouetter, comme disent les sots. Alors, je les ai laissés m'installer dans le taxi à l'arrière, entre Caroline et le troll, et j'ai piqué un roupillon sans trop réfléchir.

J'ai ouvert un œil en arrivant à l'aéroport puis, devant la vision de la file d'enregistrement, je suis retourné à mes rêves de poissons ragoûtants. Les nageoires et bu-bulles de ces petites choses rouges qui tournent en rond sur le bar à la maison ont dû m'occuper un bout de temps, parce qu'en me réveillant, il n'y avait plus ni file d'attente, ni Caroline, ni Patrick, ni le truc en poussette. Juste une cage ouverte, un bruit assourdissant de pas et ma carcasse engourdie.

Patrick était-il sorti fumer, entraînant le reste de la famille dans son sillage ? Caroline avait-elle conduit le nain aux toilettes ? Avaient-ils dû fuir un danger sans pouvoir m'avertir ?

Il m'a fallu quelques minutes pour comprendre qu'ils étaient simplement partis sans moi. Et d'autres, plus longues, pour en tirer la conclusion la plus dramatique : ils m'ont carrément abandonné.

Comment Caroline, qui m'a tant aimé avant qu'elle accouche de son précieux bébé, a-t-elle pu me faire ça, à moi, son « Figaro d'amour » ? Nous avons passé trois hivers blottis l'un contre l'autre, deux étés à guetter les rongeurs dans le jardin et

partagé tellement de matins petit lait–café noir. Quant à Patrick, l’homme qui crie devant une araignée, il admirait mon courage face à leurs pattes velues et avait appris à m’apprécier. S’il craignait au départ que je lui « vole » sa Caroline, il avait ensuite compris que ma place n’empiétait pas sur la sienne. À trois, tout était envisageable.

Mais pas à quatre. Ce maudit merdeux m’a charpéné ma vie.

Je me suis traîné des heures dans les couloirs jusqu’à ce que je repère un train qui, selon ce que j’ai vu à la télé, peut me ramener au centre-ville, quelque part. Je ne connais que peu d’endroits dans Paris, parce que nous habitons en banlieue, à Yerres. Je sais seulement, pour avoir accompagné ma Caroline chez ses amies, qu’il y a une station centrale qui s’appelle « Châtelet-Les Halles ». Je poireaute donc sur un siège, en attendant de voir ce nom sur les panneaux.

Une aubaine que je sache lire, pour me repérer. Ah, je vous entends penser : *impossible, foutaises*. Eh bien si. Tous mes congénères sont au minimum capables de déchiffrer un livre pour enfants, même si vous, les humains au complexe de supériorité tenace, vous ignorez tout de cette intelligence qui est la nôtre. On ne vous a pas attendus pour apprendre et persévérer pendant nos heures de contemplations solitaires.

Soudain, un jeune tatoué essaie de me déloger de ma place, mais une vieille qui doit me trouver

mignon l'en empêche. Ça me réconcilie un instant avec les croûtons.

Les autres regards tantôt inquisiteurs, tantôt interrogateurs des gens qui m'entourent me fichent les poils en l'air. Je devrais songer à me promener désormais avec une pancarte autour du cou : « Chat abandonné et en colère. » Quoi que... peut-être suis-je chanceux de ne pas avoir fini attaché à un poteau, sur une aire d'autoroute...

Quelle vie de chien !

Paul

— Joyeux anniversaire ma princesse ! m'exclamé-je en brandissant mes deux dernières créations.

Louise lève les yeux vers moi, sans grande conviction. Heureusement que je peux compter sur l'enthousiasme de sa nounou Rachel.

— Waouh ! un saint-honoré et un gâteau à l'effigie de Judy... Ta Judy chérie de *Zootopie* !

— Merci papa, c'est très beau.

— Celui-ci, c'est pour tes sept ans, celui-là, c'est parce que tu as déjà le palais d'une petite femme. Je ne pouvais pas juste te faire de la pâte à sucre quand même.

— C'est vrai. T'es chef et chef décoration !

— Exactement. Allez, souffle !

— Rachel, tu m'aides ?

— D'accord. Un, deux, trois !

J'ôte mon tablier dans la cuisine ouverte et en profite pour respirer un coup. Je sais que je ne lui

suffirai jamais vraiment, mais je fais de mon mieux. Les dimanches sans Aurélia sont indéniablement les jours les plus douloureux de la semaine.

Pendant que Rachel découpe les gâteaux, je passe par la chambre pour récupérer les cadeaux cachés tout en haut de mon placard.

— Papa, tu viens ?

— J'arrive, ma puce.

Ses prunelles s'illuminent en voyant mes bras chargés. Dans ces moments-là, pour un court instant, elle redevient une enfant comme les autres. Curieuse et excitée.

— C'est pour moi ? Tous ?

— Non, il y en a un pour toi. Le reste, c'est pour la petite fille du voisin.

— Pff!, n'importe quoi, ronchonne-t-elle.

— Évidemment que c'est pour toi. On les ouvrira quand tu auras fini de manger, OK ?

— OK. Il est trop bon, lui, papa. Tu me redis ce que tu mets dedans ?

— De la chantilly, de la pâte à choux, de la pâte feuilletée et de la crème pâtissière.

— Miam.

Je souris en lui retirant la chantilly qui s'est accrochée à son nez.

Soudain, son visage s'assombrit.

— Papa, tu sais que ça fait trois fois que je souffle les bougies sans maman...

— Je sais, mon cœur. Mais elle te regarde depuis le paradis des mamans.

Je ne crois ni en Dieu ni au paradis. Pourtant, pour Louise, j'utilise cette parade depuis trois ans. Depuis qu'Aurélia nous a quittés, emportée par une méningite foudroyante, en quarante-huit heures.

Nous étions si heureux, nous avions tout. L'amour, les satisfactions professionnelles, la vie de famille et l'appartement-cocon dans le quartier de Paris que l'on préférerait. Puis, d'un coup, on nous a arraché un membre, sans prévenir.

Mais je ne dois pas commencer à penser à ma colère aujourd'hui. C'est la journée de Louise.

— Tu es sûre que tu ne veux rien faire avec des copines de l'école cette semaine ?

— Non.

Elle se renferme d'un seul coup. Je ne comprends pas pourquoi je touche une corde sensible chaque fois que j'aborde le sujet. Est-ce qu'elle appréhende sa rentrée en CE1 dans dix jours ?

En maternelle, elle était plutôt entourée. Depuis le primaire, elle est très solitaire. Je ne vois que son amie Ella, de temps en temps. J'aimerais en rencontrer d'autres cette année. Sentir qu'elle trouve sa place d'enfant au sein d'un groupe, même restreint. La voir s'amuser, évoluer en harmonie avec son environnement.

En attendant, impossible de creuser la question. Du haut de ses sept ans, elle détourne immédiatement la conversation.

— Papa, je peux ouvrir maintenant ? J'ai tout fini.

— Oui, vas-y. Non, attends. On va se laver les mains d'abord.

— Bon, si tu veux.

Je l'attrape et la fais tourner quelques secondes, pour lui redonner un vrai sourire, sans ombre. Ça fonctionne et ça me rassure. En lui servant le savon dans les mains, je l'arrose un peu, faisant mine de ne pas faire exprès.

— Mais t'arrête ? Je vais être mouillée !

— Comme une poule ?

— Ben non, hein. Comme Vaiana sur le bateau !

— Tant que tu n'es pas gelée comme Elsa, tout va bien alors...

— Papa ?

— Oui ?

— On ira à Disneyland bientôt ?

— Promis.

— On pourra emmener Rachel ?

— Bien sûr.

Rachel m'envoie un clin d'œil d'approbation et Louise s'attable en face de ses paquets. C'est l'heure du dépiautage. Son émerveillement est presque intact. Je crois que j'ai visé juste. Des crayons dernière génération, un carnet de dessin, une palette, de la gouache, une collection de figurines Disney, une peluche de Judy et un kit créatif de bracelets.

Elle me saute dans les bras.

— Ce n'est pas fini, ma puce... Le plus gros est au sous-sol.

— Ah oui ? Gros comment ?

— Tu vas voir. Mets tes chaussures et on descend.

— OK.

Rachel l'aide à s'habiller pendant que je cherche les clefs.

Je la regarde sautiller sur elle-même, avec sa jupe plissée écossaise, ses longs cheveux châtain clair, ses yeux bleus et son teint de porcelaine. Elle est belle, ma fille.

— Je suis prête ! me lance-t-elle triomphalement.

Nous nous dirigeons tous les trois vers la cave, en prenant l'ascenseur.

Arrivés devant le numéro 41, j'ouvre la porte et Louise met directement ses deux mains sur son visage. Elle n'en revient visiblement pas.

— Oh là là ! je suis trop, trop contente.

— Moi aussi alors.

J'embarque le chevalet direction l'appartement et je me dis que son sourire ému est définitivement mon cadeau de la journée. Elle aime tellement dessiner et peindre que depuis un an et demi elle y passe presque tout son temps libre. Comme moi avec la cuisine, même si j'avais quelques années de plus qu'elle quand j'ai commencé à m'y intéresser. Probablement onze ans.

Mes parents voulaient que je fasse médecine, ils avaient peur pour moi avec mes obsessions culinaires. Ils ont longtemps espéré que je me détourne des fourneaux, sans pour autant me mettre des bâtons dans les roues. Puis, ils m'ont finalement aidé à ouvrir mon propre restaurant. Avoir une

belle-fille dermatologue les avait consolés. Ils étaient fiers de nous.

Comme je le suis de ma fille. Elle a du talent, de la finesse, de la patience, une dextérité incroyable et une imagination déjà fertile.

Bien sûr, je ne suis pas dupe pour autant. Je sais aussi que le monde qu'elle se crée sur ces pages blanches vient volontairement éclipser une réalité qui ne semble pas lui convenir. Ou qu'elle veut fuir.

*

Rachel rentrée, Louise couchée, je me sers un whisky en attendant mon meilleur pote, Gustave. Je l'ai connu, il y a des années, quand je montais mon restaurant. Il venait juste de s'installer dans le Marais, avec son bar de jus bio et détox. Nous nous étions arrêtés là par hasard parce qu'Aurélia avait envie d'un break fruité. J'avais vingt-sept ans, ma femme en avait vingt-six et lui vingt-huit. Le feeling immédiat entre nous nous a conduits à parler du quartier, de nos affaires respectives et... à nous revoir.

Notre amitié pouvait sembler improbable de l'extérieur. Une dermatologue encore en alternance, un jeune chef ambitieux et un entrepreneur excentrique. Deux hétéros, amoureux depuis la terminale, et un homosexuel qui revendique son droit quotidien au plaisir, à la liberté, à la quête de sensations nouvelles. Mais nous avons en commun la

détermination de mener à bien nos activités et un goût prononcé pour la vie. Notre complicité a eu raison des conventions.

Gustave m'a beaucoup soutenu dans la création de mon restaurant, *Décalage horaire*. Il était là pour les fous rires comme pour les coups durs. Un ami comme on en fait peu, malgré son caractère vraiment trempé. Loufoque, haut en couleur, déjanté et très franc. Un distributeur d'ambiance, qui arrivait avec les jus détox et les croissants gras en pleine matinée de travaux. Une épaule solide aussi. Je ne sais pas comment j'aurais fait sans lui quand Aurélia est partie. Trente et un ans, ce n'est pas un âge pour mourir. Mourir en deux jours, sans appel, sans espoir, sans même avoir le temps de penser à l'espoir.

J'étais absent de mon propre corps, paralysé par la douleur. Un zombie, désarticulé. Incapable de gérer quoi que ce soit. Elle me manquait à chaque seconde. Je ne voyais aucune suite possible sans elle. Ma partenaire de toujours, mon élément essentiel. On m'avait amputé d'une moitié et je perdais l'équilibre.

Il y avait aussi cette culpabilité permanente, ce sentiment d'impuissance. J'avais juré de veiller sur elle, de la protéger tout au long de la route. J'avais failli à ma promesse. Je n'avais rien pu faire contre la méningite. Et pire, je ne savais même pas qu'on pouvait encore mourir d'une méningite, surtout à l'âge adulte.

Gustave a été là pour Louise, dans son rôle de tonton d'adoption. Et pour moi, alors que je ne quittais plus mon lit, que je ne voulais plus entendre parler de mon resto. J'ai cru que je ne me relèverai pas. Il m'a aidé à soulever chaque membre, au fur et à mesure, mois après mois. Et je me suis redressé, parce que l'amour que l'on porte à un enfant donne une force que l'on n'imagine pas. Il fallait être fort pour deux, pour elle. Comme Aurélia l'aurait fait, si la mort m'avait emporté en premier.

Je me suis dit que je ne pouvais pas faillir deux fois à mon devoir.

Elle me manque encore à chaque seconde, mais j'ai accepté l'idée qu'elle vivait à travers Louise. Je vois un bout de son sourire tous les matins et ça m'aide à avancer.

22 heures. C'est son heure.

— Salut mec!

— Hey! Ben, t'as les cheveux humides, toi? Tu viens d'où?

Il balance son sac de sport sur mon canapé et s'empare de mon reste de whisky.

— Je me suis entraîné tard et j'ai filé chez un mec pour un coup rapide. Pas pris le temps de les sécher après notre trip sous la douche.

— Je vois! C'était cool?

— Grave. Une baraque imberbe. Mon délire du moment.

— Encore un plan Grindr?

— Ouais. Alors l'anniversaire de Louise ? Elle a aimé le chealet ? Je suis dégoûté de l'avoir raté.

Gustave travaille le dimanche alors que c'est mon jour de repos avec le jeudi après-midi.

— Oui, elle avait l'air conquise. J'ai dû lutter pour qu'elle aille au lit, elle voulait tout tester aujourd'hui.

— Tant mieux. Moi, je lui ai acheté un petit trench. Je te le pose là, tu lui donneras demain matin ? Ça prolongera son anniv.

— Merci, Loulou. C'est gentil.

— Et je veux une photo, OK ?

— Promis. Je te sers un truc, maintenant que t'as fini mon verre ?

On se marre.

— Oui. La même chose ? On va éviter les mélanges, j'ai bien abusé hier soir déjà.

— Vendu.

Gustave branche son téléphone sur ma chaîne pour nous mettre une playlist d'ambiance électrolounge, à un volume raisonnable.

— Bon, mec, il faut qu'on parle. Ta fille vient d'avoir sept ans et, toi, tu vas sur tes trente-six.

— T'exagère, j'ai eu trente-cinq il y a quatre mois.

— Ne joue pas sur les mots, sinon je t'appelle Pau-paul.

— Je te le déconseille...

— Allez, viens t'asseoir.

Je le vois venir, je me tais, en faisant semblant de trifouiller dans la cuisine. Je n'ai pas envie de cette conversation.

— Allô, la lune ?

— J'arrive. Mais on peut plutôt parler de ta soirée ? Raconte.

— Non. Ça suffit la fuite.

Il me saisit la cuisse fermement.

— Écoute-moi s'il te plaît. Tu es grand, beau avec tes yeux verts agaçants, tes muscles et ta gueule de tombeur qui s'ignore.

— Arrête.

— Aurélia n'aurait certainement pas voulu que tu la pleures jusqu'à la fin de tes jours. Elle aurait voulu que tu vives. Elle n'a pas eu la chance de te le dire, et c'est presque tant mieux, parce qu'elle n'a pas eu le temps de comprendre que c'était fini.

J'hésite entre lui balancer un coup dans la tronche, lâcher mes larmes qui résistent et aller me coucher. Mais il continue, maintient désormais mon bras, parce qu'il sent la colère monter. La colère, cette expression du manque, de la tristesse qui ne s'évanouit pas, du déni de la situation.

— Si ça t'était arrivé à toi, tu aurais souhaité qu'elle fasse une croix sur sa vie sentimentale ? qu'elle s'enterre dans son travail ? Non. T'aurais voulu qu'elle te garde à l'intérieur et qu'elle se reconstruise. T'aurais voulu le meilleur pour elle, comme elle voulait le meilleur pour toi.

— Tu me casses les couilles, là, tu sais ?

Les mots ne sortent pas comme je le voudrais, mais j'ai besoin qu'il se taise.

— Je m'en fous. Ça fait trois ans. Je ne veux pas que tu erres sur terre, je veux que tu vives. Donc, je t'ai inscrit sur trois applications.

— Pardon ?

Là, j'hallucine.

— Ouais, mec. Happn, Tinder et Once.

— Non mais t'es pas bien ?

— Tu me rabâches que, de toute façon, tu n'as pas le temps de rencontrer quelqu'un. Eh bien, je t'ai trouvé une solution.

— Putain, je ne veux pas de nana, c'est clair ?

— Ah ouais ? Tu vas rester la bite entre les jambes et le cœur scellé jusqu'à ta mort ? C'est un bel exemple pour ta fille.

— Ne la mêle pas à ça.

Je me lève d'un bond. Je sens que je vais casser quelque chose. Je me retiens parce que je sais que tout ça part d'un bon sentiment mais, bon sang, c'est ma vie. Je ne vois pas pourquoi il me bouscule. Tant que le resto tourne bien et que Louise grandit dans les conditions les plus favorables possible, je respecte ma part du marché.

— Paul, s'il te plaît. Je ne te demande pas d'en voir une demain. Juste de t'ouvrir. C'est important. Si je ne te mets pas de coup de pied au cul, personne n'osera. Pourtant, tout le monde te souhaite de passer le cap. Crois-moi ! Tu peux au moins envisager de coucher avec une autre fille ? Même s'il y en a eu

qu'une seule avant Aurélia. Juste pour exulter. Vois-le comme un défouloir. Ça sert aussi à ça.

— Tu me fatigues. Je vais me coucher.

— Là, tu deviens con. Mais vas-y. Je sais que tu réfléchis toujours en deux temps et la nuit porte conseil.

— C'est ça. Bonne nuit, claque la porte en partant.

Le Poilu

Je suis en rogne. Je traîne mon poil hérissé dans ces Halles qui dégueulent de monde, en cherchant désespérément la sortie. Je meurs de faim et je suis en manque de Caroline. Si seulement je pouvais lacérer ce bébé manipulateur jusqu'à l'os ! Mais non. Alors je cogite sur les semaines passées, en essayant de mettre une patte devant l'autre.

Comment ai-je pu ne rien voir venir ? Ma guerre avec le nain occupait, certes, mes neurones agités ; mais un truc si gros, j'aurais dû le flairer. OK, j'ai égratigné le bras du bébé-roi, mais il m'avait tiré la queue et mordu l'oreille ! Je n'ai fait que me défendre et Caroline semblait l'avoir compris. Patrick m'a à peine puni d'ailleurs.

Ils étaient visiblement doués pour jouer la comédie. Je ne les ai même pas entendus discuter de ma terrible sentence.

Dehors, enfin. Je soupire en voyant la lumière du jour, grogne à nouveau en sentant la pluie fine qui s'abat sur moi. Il ne manquait plus que ça. Comment vais-je convaincre un humain de me fournir un repas décent avec la crinière ébouriffée et mon regard des mauvais jours ? Il faut que je me calme et que je trouve un abri.

Je passe et m'arrête un instant devant un homme étrange. Il porte aussi mal ses guenilles que son désespoir. Il a l'air de vivre en marge du monde, avec son ami imaginaire à qui il tient le crachoir sans relâche. Le spectacle est affligeant. Pourquoi est-il si seul ?

Vais-je finir comme lui ?

Cette vision d'horreur a au moins le mérite de me rassurer sur un point : si ce vieux débris qui pue l'alcool peut remplir son bol de pièces dans la journée, avec mon élégance naturelle je dois pouvoir manger à l'œil chez le poissonnier du coin tous les jours.

Le pas lesté par la faim qui me tenaille, je poursuis ma route. Pour aller d'une rue à l'autre, je suis la vague de passants. J'imagine que s'ils traversent tous simultanément, cela signifie qu'il vaut mieux éviter de le faire à contretemps. Les gouttes d'eau ont cessé de me rincer, mais un coup d'œil au ciel menaçant me confirme qu'il pourrait se décharger à nouveau. Je positive : je suis sûrement lavé de mon passage dans ce train sordide.

En persévérant entre les flaques d'eau sur les pavés, je me rends compte que ma truffe me chatouille et commence à expulser un liquide qui

n'annonce quand même rien de bon. Ah non ! Je ne peux pas tomber malade ! Qui va prendre soin de moi, me cajoler dans un plaid, m'autoriser à dormir dans le lit et me couvrir de câlins pour faire passer le goût infâme des médicaments ?

Certainement pas cette hideuse avec son cabas à roulettes et à carreaux. La brigade du style ne l'a visiblement pas encore arrêtée.

Caroline aurait limite enterré l'objet du crime. Mais Caroline n'est pas là. Elle ne sera plus là, désormais. Quant à la moche, elle farfouille dans les poubelles et me suit à la trace depuis dix minutes. Une certitude : elle ne regarde pas *Les Experts*. Parce que sinon elle saurait qu'une filature discrète ne ressemble en rien à sa traque pourrie.

La laide n'a pas compris : aucune chance que je devienne un chat de rue drogué, un chat de carré de tissu – ou de plastique – posé au sol pour attendrir la foule indifférente. *Jamais tu ne m'attraperas, jamais tu ne me voleras à mon destin qui, s'il joue, certes, avec mes nerfs depuis vingt-quatre heures, ne peut qu'être exaltant et haut en couleur... Parce que MOI, je sais que je le vauX bien.*

J'accélère, ignore l'irritation de mes coussinets peu habitués à crapahuter si longtemps et sème l'assillante.

*

La nuit a pris la ville, qui se défend à coups de lumières et autres néons blafards. Bon sang, je n'aime pas le noir. Je dors toujours près d'une lampe ou d'un appareil électronique qui fait défiler des chiffres, clignote, bref, qui combat les ténèbres.

Quoi ? Lâchez-moi avec votre rictus moqueur !

Il n'y a pas de honte à fuir l'obscurité, même lorsqu'on voit à travers. Je n'ai que quatre ans après tout. Et inutile de rétorquer que pour un humain cela fait vingt-huit ans : je ne comprends absolument pas cette comparaison absurde. Bientôt on me dira quel âge j'ai en lémurien, en hirondelle ou en poisson rouge ?

En parlant de poisson, voilà un regard drôlement vide et globuleux qui ne ferait pas tache sur l'étalage. Ses yeux sont comme figés par un sort. Ce grand dadais – qui a failli me marcher dessus – déambule avec un homme au bras, à peine plus expressif. Des ombres humaines qui, d'heure en heure, se multiplient et me donnent au moins une occupation visuelle, pendant que je me languis d'un coussin, d'un canapé, d'un bout de couverture. D'un bout de quelque chose.

Dans mon infortune, je réalise que j'ai échappé à l'hiver. On m'a, certes, largué comme un vulgaire chien, mais à la fin du mois d'août. Et c'est plus facile de trouver un peu d'eau pour vaincre la chaleur orageuse qu'un toit pour ne pas succomber au froid.

Je tente quand même de rentrer dans un bar bruyant. Pas une femme à l'horizon, que des mecs. Les uns contre les autres. Je me faufile entre leurs chaussures.

— Depuis quand y'a des chats errants dans le Marais, bordel ? Dégage, psstt, psstt ! suis allergique putain... T'es dégueulasse là, avec tes poils trempés ! Barre-toi !

Le coup de pied qui parvient à effleurer mon arrière-train manque de me causer une attaque. Comment ose-t-il me frapper ce crétin éméché ? Et pourquoi personne ne me défend ? J'ai gagné des concours amateurs de beauté, moi ! Non mais, rien ne va plus. Hier on criait mon nom et aujourd'hui on me traite de chat errant ? Le monde est fou ou quoi ?

J'interdis à mon cerveau de transformer la douleur en émotion. Je ne suis pas une petite chatte, je ne vais pas chialer.

Conscient de mon impuissance – contrairement à Volt, cet idiot de chien Disney, qui croyait pouvoir lutter contre les méchants avec ses superpouvoirs –, je tourne les pattes, les oreilles légèrement rabattues malgré moi.

Sous un porche d'immeuble péniblement éclairé par la réverbération d'un lampadaire, je m'installe entre un carton et une poubelle jaune. J'accepte pour le moment ma défaite cuisante et ma réalité : je vais dormir dehors pour la première fois de ma vie.

Paul

Louise dévore son petit-déjeuner avant que je la dépose chez mes parents. De mon côté, je découvre que Gustave a installé les applications de rencontre sur mon téléphone. Ça me fiche en boule. C'est intrusif, putain ! Il a choisi mes codes et les a notés sur un Post-it, collé sur la table basse du salon.

Je ferme tout et m'abtiens de lui envoyer un message salé. Je n'ai pas besoin de me prendre la tête avec lui un lundi matin, avant d'attaquer ma semaine.

Surtout la semaine d'anniversaire de mariage avec Aurélia. Nous aurions dû fêter nos treize ans d'union mercredi. Je me souviens de ce jour comme si c'était hier. Aurélia avait vingt et un an, une robe bustier somptueuse, un chignon qui mettait en valeur sa nuque fine et ses cheveux châtons.

En regardant Louise, je me dis qu'elle a définitivement hérité de la grâce de sa mère.

Elle trifouille son pendentif, les yeux dans le vide. Celui qui renferme une photo d'elles deux. Je le lui avais offert quelques mois après le drame, en lui disant qu'ainsi, sa maman serait toujours près d'elle, dès qu'elle en aurait besoin. Ça m'arrache le cœur de ressentir qu'à cet instant, c'est le cas.

Je tente de détourner son attention, et la mienne par la même occasion.

— Tu veux une autre orange pressée ?

— Non, merci, c'est bon papa.

— Tu sais que Gustave est passé hier soir ?

— Ah oui ?

— Oui. Tu étais déjà endormie, mais il a laissé ton cadeau d'anniversaire sur le meuble dans l'entrée.

— Oh, c'est gentil.

— On va l'ouvrir ?

— Oui !

Elle déballe le paquet à la hâte et son visage s'illumine devant le trench beige. Encore une grande marque, je vais doublement lui tirer les oreilles à celui-là. Il a le cœur gros comme un potimarron mais n'en fait qu'à sa guise. Tête de cochon. Cent fois que je lui dis de ne pas acheter de choses si chères à Louise, parce qu'elle change vite de taille et parce qu'il va se ruiner. Rien à cirer. Cent fois aussi que je réitère : je ne veux rencontrer personne, je ne peux pas trahir Aurélia. Rien à cirer non plus.

Je devrais peut-être changer de méthode. Aller dans son sens, et le coincer sur un autre terrain par

la suite. Genre, oui, bien sûr mec, je vais programmer un rencard. Et, à la fin de celui-ci, lui expliquer à quel point ça a réveillé des monstres endormis. Dire que oui, bien sûr, il peut acheter des vêtements hors de prix à Louise. Et ensuite lui raconter qu'on les lui a volés dans la rue, heureusement sans violence, mais qu'elle est traumatisée.

Avoir gain de cause en deux temps, en détournant le problème. Cibler sa sensibilité, avec malice, sans l'affronter au départ.

À réfléchir.

— Il est magnifique, papa. On peut appeler Gustave? Pour dire merci et faire un bisou au téléphone?

— Oui, ma puce, mais ce soir, d'accord? Là, il faut que tu prépares vite tes affaires, sinon tu vas être en retard chez papi et mamie et moi au travail.

— Toi, t'es le patron. Tu peux arriver quand tu veux en vrai.

— Qui t'as appris un truc pareil? Le patron doit montrer l'exemple, princesse.

— C'est maman. Elle disait toujours que t'étais... hum... « Le mec le plus sérieux qu'elle connaissait. » Et que si on faisait trop de câlins le samedi matin, y aurait pas mort d'homme parce que t'étais le chef après tout.

— C'est du propre. Mais si c'est maman qui l'a dit, alors elle avait sûrement un peu raison. Allez, oust! je ne veux plus te voir avant que tu aies toutes tes affaires dans les mains.

Cet ouvrage a été mis en page par IGS-CP
à L'Isle-d'Espagnac (16)